Document generated on 10/11/2024 11:29 p.m.

Brèves littéraires

D’un passage de vent, l’absence

Francine Minguez

Number 76, 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5360ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Minguez, F. (2007). D’un passage de vent, l’absence. *Brèves littéraires*, (76), 83–85.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Francine Minguez

D'un passage de vent, l'absence

D'un passage de vent,

l'absence, par saccades
réaffirme qu'elle n'est pas
ceci ou cela en mémoire, la voix
tournée vers ailleurs, chemin spectral
plein de reflets, cohorte de figures oubliées
pour faire image, retenir
les petites pentes en fous paragraphes
comme cailloux qui poussaient, dans le conte,
vers la maison, ici dans le seul instant.

Des nœuds dans la forêt xérique,
l'obsidienne aiguisant les regards
braises intemporelles et des tresses.

En quelque sorte, le miel brûlant
patine chacune des formes tourbillonnantes.
Une façon de se refermer, paupières
rideaux papillons épieux de couleurs.
Tu dormais, j'imagine.

Dans des glaciers erratiques
dans tout l'effritement, le sel perdu
aux essences jeunes de vanille.
Branches mouvantes, étalements,
personne de granit
danse au lasso
dans la selva dense, jours de piste.

Sculpture éconduite des os,
être chair, vivant et robuste
en son insignifiance
fine finie.
Mourir en donnant des bonbons.

(Quel été indien ? Fête sauvage, allégorie dans l'aléa,
comme chaque automne, dans la rouge évanescence,
les débordements rubis qui mènent au froid :
vagues chaudes, échevelées.
Ici, capitale perdue, sèchement.)

Alzheimer magma

Le temps parfait les contours
pendant qu'il les érode.
Grise, l'érosion, des enivrements
fixe le regard au fil d'immeubles
bleus sans déploiement, comme
des proies solides. Il y a bien
des pauses respiratoires, syllabes d'acier,
adjectifs mordant les mots pour
détruire le flux pendant que
bébés vieillards s'oublient, bouche bée,
dans les mêmes flammes,
s'endorment, repus, dans les
phrases qui transportent peu ;
babioles, éboulis, petits à-côtés,
hommes perdus cognant sur les galets
trou noir dans les poches,
grand vide, indécision, contre
les murs infinitifs, les pensées

éboulis, hors de toute logique du vivant,
une traversée où le roman-fleuve a coulé,
les fautes, bavures, les pertes
d'intérêt capital de l'animal sans aiguilles, sans plus.

Paquets de bruits, trébuche l'intelligence
la plus aiguë de toutes; plus de midi,
plus d'heure, de symphonie, plus de
reflets, hors d'ordre des grandeurs
plus d'écuelle, accords captifs dans
la mémoire. Gorge résiste, syntaxe râpeuse
trous blancs, silence de tous les pins,
les flamboyants trament une histoire
où l'on ne dort plus, fantôme,
les hautes vagues survivent, état second,
affleure parfois une larme égarée
un fulgurant nom propre,
l'animal épuisé replonge dans la guerre
dans la fatigue des tempes,
dans le goutte à goutte qui déracine
jusqu'aux os, au centre du centre
des mots perdus, alcools et fumées
désirs, présences, feux farfelus,
magma, malstrom définitif.